

*Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avoit désclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceste vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.*

*Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las ! las ses beautez laissé cheoir !
Ô vrayment marastre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !*

*Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.*

Pierre de Ronsard (Les Odes)

La rose assassinée



Symbole d'amour et de beauté fugace, la rose cultivée sous les tropiques par une main-d'œuvre bon marché envahit les pays riches, par avion cargo.

Un parfum de kérosène flotte dans le sillage du bouquet que l'on offre ou que l'on reçoit.

Son cycle de vie illustre les ambiguïtés d'un culte commercial des produits naturels qui ruine l'environnement.

Qu'est-ce qu'une rose ?

- Un stratagème végétal pour inciter les insectes à colporter le pollen ?
- Une fleur parfumée ?
- Un objet de jouissance visuelle ?
- Un fragment de nature dans l'artifice urbain ?

C'est d'abord un produit que l'on achète et que l'on offre, un symbole d'amour et de respect que les publicistes s'emploient à entretenir à l'occasion d'événements comme la Fête des mères ou la Saint-Valentin. Cadeau prêt à consommer, qui n'exige quasi aucun soin de la part du destinataire, la rose, une fois flétrie, finit à la poubelle. C'est bien là qu'il faut la déposer, et non dans le compost, compte tenu de la charge chimique de ses tissus et de son eau.

Le cycle de vie d'une rose

commence huit ans avant qu'une benne à ordures ne l'emporte vers l'incinérateur. Dans une roseraie allemande, néerlandaise ou française, les hybrideurs croisent les pollens et les pistils de plants différents pour marier leurs caractéristiques de résistance, de forme et de productivité. Cette dernière se mesure en nombre de tiges au mètre carré, indicateur crucial qui, pour une fleur de supermarché cultivée à basse altitude, atteint 240 ! Le choix des formes et des couleurs dépend largement de la mode florale du moment, elle-même indexée sur la mode vestimentaire. Ainsi la filière renouvelle-t-elle régulièrement ses variétés. Le parfum des roses n'occupe que la dernière place dans la liste des critères de qualité. Ce processus aboutit au dépôt d'un brevet, puis à la mise sur le marché de la nouvelle variété.

L'exploitant

achète une variété au prix de 1 dollar le plant, puis verse 0,15 dollar de redevance chaque année. Il suffit de quelques semaines à l'hybrideur pour emplir une serre : sur la plante modèle, on coupe un fragment qui se reconstitue sans reproduction sexuée, puis on répète ce bouturage de manière à obtenir des milliers de clones. Chacun d'eux est greffé sur des racines qui facilitent l'adaptation au climat équatorial et le rendent moins sensible aux maladies.

Une fatalité : l'industrialisation



Si la culture de la rose remonte à l'Antiquité, c'est au XIXe siècle que les techniques d'hybridation façonnent la rose moderne, avec ses grosses fleurs et ses tiges droites. Après guerre, elle suit l'industrialisation agricole, la mécanisation, la révolution phytosanitaire. Les serres sont chauffées en hiver pour produire des variétés qui ne s'accommoderaient pas des climats européens.

Le choc pétrolier des années 70 pèse sur une démarche qui s'avère moins rentable, d'autant que la concurrence s'aiguise sur d'autres continents. Les industriels misent alors sur les climats équatoriaux, une main-d'œuvre et des terres bon marché comme les Andes de Colombie et l'Équateur (15 dollars la journée de travail en 2018).

Les producteurs européens investissent désormais dans les montagnes kenyanes (3 à 4 dollars la journée) et éthiopiennes (1 dollar la journée), géographiquement plus proches des marchés consommateurs.

Les dégâts de l'optimalisation



Les pays que je viens d'évoquer disposent de trois ressources essentielles : le climat, l'eau et la main-d'œuvre. Près de l'équateur et en altitude, les fleurs captent un maximum de rayonnement

solaire et jouissent d'un climat régulier tout au long de l'année, sans gelées ni canicules. Pour optimiser ces rayonnements et contrôler l'atmosphère, les cultures sont abritées dans des serres où la température peut atteindre 35 °C. Ces exploitations occupaient à l'origine des terres très fertiles, mais depuis les années 2000, ces monocultures étant sujettes à de nombreuses maladies, contractées notamment via les racines, les rosiers ne poussent plus dans le sol mais sur un substrat végétal ou synthétique inerte.

Les roses boivent de sept à treize litres d'eau par bouton, selon les systèmes de culture. Les millions de plants ponctionnent et épuisent les ressources en eau, locales voire nationales. Pire encore : les producteurs se servent souvent gratuitement dans les lacs ou les nappes phréatiques. La crise de l'eau est double : pénurie pour les populations autochtones et contamination des sources qui affecte la santé des populations et les écosystèmes. Des mobilisations locales et leurs relais internationaux ont contraint les entreprises à modifier leurs pratiques. Récupération des eaux de pluie et réutilisation des eaux usées divisent la consommation par deux. L'arrosage et

l'alimentation s'opèrent dorénavant au goutte à goutte, l'eau charriant les engrais et autres produits phytosanitaires dans le substrat hors sol.

Les dégâts de la planification

Sous ces latitudes, les roses fleurissent toute l'année. Toutefois, satisfaire la demande au fil des fêtes calendaires implique une planification rigoureuse. Le rosiculteur contrôle le jour d'éclosion du bouton au moyen d'une taille spécifique dont la date, calculée en fonction de l'altitude et de l'ensoleillement, intervient en Colombie quatre vingt quinze jours en moyenne avant l'envoi des cartons. C'est un geste précis, effectué par des femmes, jugées plus minutieuses et disciplinées. Depuis les années 90, les cadences augmentent et nombre d'ouvrières colombiennes souffrent de multiples tendinites (canal carpien).

Les dégâts de la chimie

La rose exige beaucoup de soins. Elle ne peut avoir aucune tache sur un pétale ou sur une feuille. La rose est une reine, une splendeur, une créature de Dieu. Afin de ne prendre aucun risque, on asperge les plants de pesticides, de fongicides et de bactéricides.



La communication est discrète sur le sujet mais on observe que les fleurs contiennent de cent à mille fois plus que ce qui est autorisé dans l'alimentation. Dans les villages de la savane de Bogotá, certaines travailleuses s'inquiètent des fausses couches, des malformations des enfants ou des cancers.

Les dégâts de la distribution

Malgré les paroles rassurantes de certains exploitants, les femmes restent exemptées des tâches impliquant les produits phytosanitaires, et de la prime qui les accompagne. Les fumigations de fongicides et d'insecticides accompagnent la croissance des tiges. Après chaque fumigation, l'accès aux serres est interdit le temps que les substances tombent au sol. La quarantaine dure quelques jours ou quelques heures, selon les produits... et les exploitations.

La récolte et ses outrages



Quelques jours avant la Saint Valentin, des bus amènent des ouvriers venus des régions pauvres du pays, ainsi que des migrants vénézuéliens. Les journées de travail passent alors de dix heures à 16 heures, en moyenne. La récolte implique des gestes répétitifs, une cadence de 350 fleurs coupées et chargées par heure. Une fois l'opération terminée, on transporte les fleurs dans des hangars réfrigérés à 4 °C pour suspendre l'ouverture du bouton et le flétrissement. Là, d'autres équipes de femmes enlèvent les feuilles et les épines, trient, recourent, emballent, appliquent du fongicide et assemblent les bouquets pour les supermarchés. Les fleurs jugées non conformes à cause d'une plus faible densité en pétales, d'une tige courbée, de petites taches ou de légères variations de couleur, seront

détruites ou vendues à bas prix sur le marché national.

Transport et pollution

Alors que la récolte se poursuit, commence le va-et-vient des camions réfrigérés vers l'aéroport. Sa proximité a été un critère pour le choix des zones de production. Trafic routier sous protection, histoire d'éviter les vols ou l'introduction de stupéfiants et ceci sous l'œil discret des enquêteurs qui traquent les convois n'ayant pas payé les redevances aux hybrideurs occidentaux. Le maintien de la chaîne du froid jusqu'aux entrepôts du client accroît considérablement le coût du transport. Les fleurs produites en Colombie ou en Équateur sont en majorité destinées au marché américain, celles venues du Kenya ou d'Éthiopie voyagent vers l'Europe. Le transport représente 90% de l'impact carbone des fleurs kényanes. Mais les cultures néerlandaises sous serres «éclairées et chauffées auraient une empreinte six fois supérieure.

Distribution

Deux jours après la coupe, les palettes de roses arrivent à Aalsmeer, la Bourse mondiale des fleurs située aux Pays-Bas, ou à Miami, la plaque

tournante du secteur pour l'Amérique du Nord. Là elles sont mises aux enchères auprès des grossistes et des supermarchés, puis acheminées par camion dans les centres de distribution des grandes villes. Elles parviennent enfin chez le fleuriste cinq jours après la coupe.

Vente

La vente d'exportation s'effectue en dollars : 20 à 30 cents environ la fleur au sortir de la zone d'exploitation, 80 cents aux détaillants et 1,50 dollar pour le consommateur. Le tarif double ou triple à la Saint Valentin !

Les plus gros exploitants appartiennent à de grands groupes américains ou européens. Ces groupes sont d'ailleurs à l'origine des accords de libre-échange dont la mise en œuvre a brisé les producteurs des États-Unis. En contrepartie, le lobby agricole américain a obtenu l'abolition des taxes sur l'exportation de soja, de blé, de maïs et d'huile en Colombie. Résultat : la production florale d'exportation sur les terres fertiles colombiennes remplace les cultures vivrières locales et ces accords commerciaux achèvent de détruire la souveraineté alimentaire de la Colombie.

Les fleurs arrivent chez le fleuriste quelques jours avant la fête calendaire, au moment où les campagnes de publicité exaltent la beauté des roses. Commence alors une nouvelle série de manipulations. Travail sale car, contrairement à la règle en matière de fruits et légumes, la réglementation n'exige aucun étiquetage sur la provenance des fleurs. Peu de clients savent que la quasi-totalité des roses viennent des pays équatoriaux. Les fleuristes connaissent la charge chimique utilisée dans la production mais ils ne perçoivent pas de danger. Des examens biologiques ont pourtant révélé des résidus de plus de cent substance toxiques sur les mains des fleuristes belges et soixante dix dans leur urine, dont certaines interdites en Europe. Au motif qu'in ne mange pas les fleurs, l'industrie horticole échappe partiellement aux débats et aux normes sanitaires. Elle n'est pas touchée par la vague du bio. La filière a mis en place des labels « verts » mais il s'agit d'auto-certification ou d'organismes privés dépendant des industriels.

Espoir

Dans les pays consommateurs, quelques cultivateurs de fleurs coupées semblent décidés à sortir du productivisme.



Avec des entreprises de petite taille, ils produisent des variétés locales ou anciennes, adaptées à la saison, minimisent le recours aux intrants chimiques, s'adressent à une clientèle de proximité et proposent parfois eux-mêmes les arrangements floraux. Encore marginale, leur démarche, moins gourmande en capitaux mais plus exigeante en main-d'œuvre ainsi qu'en savoir-faire, résonne avec celle des associations pour le maintien d'une agriculture paysanne. Ce n'est pas un hasard si certains d'entre eux proposent des fleurs coupées aux côtés des légumes du maraîcher voisin. Chez eux, on ne trouve des roses qu'aux beaux jours. Elles sont plus petites et plus odorantes... Et on peut les mettre au compost.